

ceur devint comme le fond de son caractère. Une réserve sévère, et dont il ne s'écarta jamais, enchaîna sur ses lèvres la raillerie et les paroles piquantes qui échappent si facilement à l'irréflexion on à la vivacité dans l'entraînement de la conversation. Indulgent dans toutes les circonstances, il l'était surtout quand il s'agissait de juger les compositions d'autrui. Jamais il ne se permit le langage de la critique, même la plus modérée : on l'a vu écouter avec attention et intérêt des discours dont la faiblesse ne pouvait lui échapper, y trouver un sujet d'encouragement ou même d'éloge pour l'auteur, et porter dans ce jugement de sa charité une expression si naturelle et si vraie, qu'il était impossible que son langage ne fût pas celui de la conviction. Tous ceux qui avaient le bonheur de vivre avec lui, devenaient l'objet de sa plus tendre affection. Au retour d'une mission

de confiance universelle qui, dans les desseins de Dieu, ne devait éclater qu'après sa mort. Le peuple de L... ne met aujourd'hui aucune borne à ses regrets et à sa douleur. Lorsque ses restes ont été transportés vers ce lieu où il a fait tant de bien, pour être déposés dans cette église qu'il venait de reconstruire, la population entière s'est avancée à une grande distance du village, au-devant du cercueil; et dès qu'on l'eut rencontré, on l'environna, on se pressa à l'entour avec tant de confusion et de tels signes de désespoir, qu'il sembla douteux un moment si le convoi pourrait continuer sa marche. C'était des cris, des sanglots, des pleurs et des gémissemens sur toute la route; on s'écriait que le père, le bienfaiteur de tous n'était plus; chacun se croyait orphelin. Quand il fut question d'entrer dans l'église, la porte était obstruée par cette foule désolée. Il n'y eut personne qui ne voulût baiser cette bière, et l'on eut de la peine à l'arracher des mains de cette multitude égarée par la douleur, qui semblait vouloir empêcher qu'on ne le mit en terre. On nous attend avec impatience dans ce séjour désormais lugubre, où nous n'avons pas encore eu le courage d'aller. Nous remplissons ici tous ces tristes devoirs, toutes ces formalités indispensables et déchirantes qui, dans ces cruels événemens, rouvrent à tout instant la plaie du cœur..... Nous nous transporterons, d'ici à deux jours, dans ce château où tout est si cruellement changé pour nous, et où nous ne verrons plus un objet qui ne nous arrache des larmes. Nous nous armons de courage avant de partir. Mais, je l'avoue, je redoute la vue de ces lieux où autrefois j'aimais tant à me retrouver. Toutefois, que la très-sainte volonté du Seigneur soit faite en toutes choses! Buons le calice jusqu'à la lie, puisqu'il le veut ainsi; et puissions-nous tous, lorsque l'heure sera venue, nous endormir dans le Seigneur avec cette paix qui a accompagné les derniers momens d'un frère si chrétien!

ou d'un voyage, avant de songer à prendre un peu de repos, ses premiers soins étaient de visiter d'abord les malades, et ensuite chacun des membres de la communauté. Dans l'exercice du ministère, il supportait avec une patience inaltérable les contradictions qui naissent infailliblement de la différence des vues et des caractères. Un jour que des oppositions de ce genre avaient fait manquer une œuvre importante qui lui était confiée, on lui fit entendre qu'il serait bon d'en instruire les premiers supérieurs; il ne répondit à ce conseil que par ces belles paroles : « Il en coûte tant à la délicatesse de dire aux supérieurs quelque chose de désobligeant pour un confrère, qu'à moins d'un devoir de conscience, il vaut mieux garder sa croix et la porter en silence. »

Sa défiance de lui-même était excessive. Il n'eût osé prononcer un discours en public, sans avoir demandé le sentiment et les conseils de ceux qui l'entouraient. Il ne pouvait croire qu'il y eût quelque trace de talent dans sa composition; et, avant de se décider à paraître dans la chaire, il fallait le rassurer sur le mérite de ses plus beaux sermons. Cette défiance allait si loin, que dans ses dernières années il n'osait plus prêcher dans les grandes villes ces discours que la capitale avait admirés : « Je suis trop vieux pour composer, disait-il, et je ne puis plus prêcher aujourd'hui ce que j'ai écrit autrefois. » Et il eût renoncé à la prédication, si l'obéissance ne l'eût obligé à continuer un si utile et si brillant ministère.

Cette défiance, qu'il se reprochait souvent à lui-même, venait de sa profonde humilité, et cette humilité était encore le principe de son admirable obéissance aux supérieurs. Sa foi lui faisait voir en eux Jésus-Christ, dont ils tiennent la place; et il porta si loin le respect à leur égard, qu'il les laissa plus d'une fois humiliés de ses déférences. Le seul point où la soumission lui coûtât infiniment, c'était lorsque, à raison de la faiblesse de son tempérament, leurs ordres le dispensaient du jeûne et de l'abstinence pendant ses stations du carême. Dans tout le reste, il obéissait avec la simplicité d'un enfant, et si quelquefois il se sentait combattu dans l'exercice de l'obéissance par les révoltes de la nature, il avait coutume de se retirer alors dans sa chambre et de rester un quart-d'heure en prières, le visage contre terre, pour obtenir de Dieu la victoire sur ses répugnances. Il

avait pris la résolution de prêcher toutes les fois que la volonté des supérieurs se manifesterait, sans se permettre aucune représentation, en quelque lieu, en quelque circonstance que ce fût, et quelque fatigue qu'il en dût résulter. Un jour qu'il devait prêcher aux Tuileries, il se trouva surpris par ses sécheresses accoutumées. L'heure fixée pour le sermon approchait, et aucune idée ne se présentait à son esprit. Le supérieur, auquel il exposait son embarras, lui ordonna d'aller prendre du repos sur son lit et de ne plus s'occuper de son discours. Il obéit. Il ne se leva que pour monter en voiture, et parut en chaire sans autre préparation. « C'est la fois, disait-il ensuite, c'est la fois que j'ai le moins mal prêché. »

Peu de prédicateurs ont eu plus de zèle, et un zèle animé de plus nobles motifs. Sa pensée habituelle et comme dominante était de sauver les âmes et d'être utile à l'Eglise. On peut dire qu'il ne vivait que pour la religion, que pour la faire régner dans les esprits et dans les cœurs. Il regardait la composition de ses discours, non comme une œuvre littéraire, mais comme un exercice religieux et une occupation toute divine. Ses sermons étaient le fruit de ses méditations et de ses prières, et c'est à cette habitude d'union avec Dieu qu'il faut rapporter ce caractère d'onction et de piété qui le distingue. Il craignait sur toute chose d'écrire ou de parler pour sa propre gloire et sous l'influence de l'amour-propre. « Avant la révolution, disait-il quelquefois, on distinguait les prédicateurs et les convertisseurs. J'aimerais bien mieux être de ces derniers. » — « La fonction qui m'est habituellement imposée, écrivait-il dans une de ses retraites, est celle de prédicateur. Si je m'y propose pour fin ma gloire propre ou ma réputation, qu'arrivera-t-il ? Premièrement, en supposant que je prêche bien et utilement pour les autres, je perdrai, par mon orgueil et par le dérèglement de ma volonté, tout le fruit et la récompense de mon travail. — Secondement, je me préparerai pour mes discours comme un orateur profane, je donnerai trop d'attention au tour de la phrase, au choix de l'expression, à l'ordre, à l'harmonie, etc.; ma composition en sera moins animée, et se sentira moins de l'esprit de Dieu. Elle me prendra un temps considérable, et par conséquent m'en laissera moins pour la lecture, la méditation; la prière, qui sont les sources où

se puisent l'onction, la force, la lumière, et ces mouvemens impétueux du zèle qui sont les véritables mouvemens oratoires de la chaire; il résultera encore de là que, faisant mes sermons avec trop d'étude, je n'en pourrai faire qu'un petit nombre, et il m'en manquera beaucoup sur des sujets très-importans. — Troisièmement, je craindrai de monter en chaire quand je serai peu ou mal préparé. Je n'oserai parler en apôtre, de peur que la réputation de l'orateur n'en souffre, ou, si je suis forcé de me hasarder quelquefois, ce sera non avec la confiance d'un homme qui parle de la part de Dieu, et qui méprise tout ce qu'on appelle succès, mais avec la timidité d'un acteur qui paraît en tremblant sur un théâtre où il ne s'attend pas à être applaudi. » On peut assurer que ces saintes réflexions lui ont servi constamment de règle dans l'exercice de la prédication.

Un attrait naturel l'entraînait vers le ministère de la parole: mais le travail de la composition était pour lui une des plus rudes épreuves et un véritable supplice. Voici comment il s'en explique lui-même à la comtesse de Mac Carthy, sa mère.

Bordeaux, le 8 juillet 1821.

#### MA CHÈRE MÈRE,

Il y a bien long-temps que je n'ai eu la consolation de vous écrire. Vous vous en plaignez peut-être, et moi j'en gémiss. Mais vous savez si je suis le maître de faire ce qui me serait agréable, et si je dois me dévouer aux saintes obligations qui me sont imposées. Je ne veux pas vous contrister en vous disant que mon travail n'a presque rien produit jusqu'à présent, et que je ressemble à un esclave attaché à une meule, qu'il tâche de tourner par de grands efforts, mais qu'il ne remue pas. Il y a quelque chose de singulier en moi que j'ai remarqué toute ma vie, que je ne comprends point, et qui est sans doute une disposition de la Providence pour m'humilier: c'est qu'il m'est à peu près impossible de rien faire à l'avance; il faut que le moment de prononcer un discours approche, pour que je sois en état de le faire. Jusque-là, je n'ai ni force, ni chaleur, ni faculté de m'appliquer à mon sujet. Je me fatigue et me tourmente en vain pour tâcher de saisir mes idées, qui s'échappent et voltigent autour de moi, sans que je puisse les

atteindre ni les rassembler : elles ne se livrent et ne sont à moi que lorsqu'enfin il me reste à peine assez de temps pour leur donner un cours et les revêtir à la hâte de quelques couleurs. Je n'avance pas dans mes discours, et je n'ose m'occuper d'autre chose, de peur d'avoir des distractions à me reprocher. Ainsi le temps se perd ; et si je gagne quelque chose à ce stérile travail, c'est qu'il est au moins une bonne pénitence. C'est pour essayer de tirer mon esprit de cette langueur, que j'ai quelquefois prêché depuis mon séjour ici ; mais ce moyen ne m'a pas mieux réussi que les autres. S'agit-il de parler sans avoir écrit ? aussitôt je m'enflamme, la veine s'ouvre, et il me semble que voilà la fécondité revenue. Faut-il ensuite reprendre la plume ? tout s'éteint, se dessèche, et ma stérilité se trouve la même qu'auparavant. C'est dans cet état que j'ai passé, l'année dernière, cinq mois à L\*\*\* : il est probable qu'il m'en arrivera autant cette année ; mais après tout, pourvu que la volonté de Dieu s'accomplisse, tout est bien. . . . »

Dans cet état de sécheresse et comme d'anéantissement d'esprit, sa ressource ordinaire était de s'humilier en présence de Dieu. Il se jetait à genoux devant son crucifix ; il priaït quelque temps les bras étendus en croix, ou bien il se prosternait la face contre terre. « Jamais, disait-il à lui-même, je ne me suis relevé sans me sentir rempli d'une force toute nouvelle. » Dieu ne laissait point son humilité sans récompense. Souvent même il lui arriva d'être soudainement saisi d'une vive et puissante émotion, et si fortement pénétré au fond du cœur des vérités de la religion, que les larmes coulaient de ses yeux en abondance. Aussi assurait-il que ces sortes d'épreuves étaient pour lui un gage infailible de succès, et que jamais le ciel ne bénissait sa prédication si elle n'avait été précédée de quelque humiliation de ce genre. Nous ne nous étendrons pas davantage sur ces détails, quelque édifiants qu'ils puissent être pour le lecteur. Il est temps de suivre rapidement le Père de Mac Carthy dans la nouvelle carrière qu'ouvrirent devant lui les événements qui ont marqué les derniers mois de 1830.

La révolution de juillet ne l'étonna point ; il l'avait prévue depuis long-temps, et plus d'une fois il l'avait annoncée dans ses lettres à ses amis ou à sa famille. Il quitta la France à la chute de Charles X, pour se retirer dans la Sa-

voie, où l'attiraient d'anciens et de bien doux souvenirs ; mais il n'y resta que peu de jours ; les ordres des supérieurs l'appelèrent à Rome. Il arriva, au commencement d'octobre 1830, dans la capitale du monde chrétien. Le séjour qu'il y fit, quoique de courte durée, fut fatal à sa santé. Il souffrit beaucoup d'un climat nouveau pour lui, et des habitudes du pays auxquelles il était étranger ; mais au milieu de ces épreuves, que son âge et ses infirmités lui rendaient plus sensibles, sa patience ne se démentit pas. Il écrivait de Rome : « Ma correspondance a languï plus que jamais depuis le mois de janvier dernier : mais je suis bien peu propre à écrire l'hiver, dans une chambre sans feu. Les pieds et les mains s'engourdissent tellement, que je puis à peine, en cet état, tracer quelques lignes par nécessité. Cependant vous auriez tort de me plaindre : je ne suis que trop heureux ; la Providence me comble de consolations ! Si j'ai un peu froid l'hiver, ce n'est qu'une bien légère incommodité. Mes supérieurs ne pouvaient pas me donner une chambre à feu, puisqu'il n'y en a pas une dans la maison, pas même celle du Père Général. Je ne redoute pas plus la chaleur qui s'approche, que je n'ai redouté le froid de l'hiver. Dieu saura régler tout pour le mieux. » Malgré l'affaiblissement de ses forces, qui ne résistèrent point aux chaleurs excessives de l'été, il ne laissa pas de se livrer avec son zèle accoutumé aux travaux du saint ministère. Il prêchait le dimanche dans la maison des Dames du Sacré-Cœur, à la Trinité-du-Mont, où se réunissaient pour l'entendre toutes les personnes les plus distinguées de Rome. Ses entretiens furent utiles à un grand nombre d'étrangers : il avait même conçu le dessein d'établir pour eux une congrégation ; mais son départ, qu'exigeait impérieusement sa santé, ne lui permit pas d'exécuter ses pieux projets.

De Rome, envoyé à Turin, le Père de Mac Carthy continua, dans cette grande cité, les exercices de son zèle. Par l'ordre de S. M. le roi de Sardaigne, il donna une sorte de mission à la brigade de Savoie. Sa prédication attira un concours extraordinaire, et fut écoutée avec un intérêt bien marqué ; mais ce qui fit plus d'impression encore que ses discours, ce fut sa charité à l'égard des soldats dont il était l'apôtre. Il consacrait la journée tout entière à entendre leurs confessions ; il se dérobaît à l'étude et même à un re-

pos nécessaire, pour s'entretenir avec eux ; il recueillait des aumônes pour acheter de bons livres ou des objets de piété, qu'il leur distribuait lui-même ; en un mot, il les gagnait tous par l'ascendant de son éloquence et par le charme irrésistible de sa bonté. Cependant sa santé continuait de s'affaiblir ; l'épuisement de ses forces fit naître en lui le pressentiment de sa fin prochaine ; et dès lors, il ne songea plus qu'à se préparer à la mort. Il alla passer dix jours à Chieri, à peu de distance de Turin, dans la maison du Noviciat, pour y faire une retraite, qui, disait-il, devait être la dernière. Il était si persuadé que sa mort n'était pas éloignée, qu'il voulut faire une confession générale de toute sa vie, afin de se trouver prêt quand il plairait au Seigneur de le citer à son tribunal. De Turin, il fut appelé à Chambéry, pour prêcher dans la métropole le carême de 1832. Les troubles survenus récemment au sujet d'une œuvre religieuse, rendaient cette mission très-délicate et singulièrement difficile : la prudence et la douceur du Père de Mac Carthy triomphèrent de toutes les préventions, et des succès éclatans couronnèrent ces derniers efforts de son zèle. Ce fut à Annecy que la Providence avait marqué le terme de sa carrière. L'illustre prélat qui gouverne l'église de saint François de Sales, était depuis long-temps lié avec le Père de Mac Carthy par une étroite et intime amitié : sur son invitation, le Père se rendit à Annecy pour le carême de 1833. Les pressentimens de sa mort devinrent plus vifs : il annonça clairement à plusieurs de ses confrères que ce serait la dernière de ses stations. Cette pensée de la mort, qui ne l'abandonnait plus, ne fit que donner une nouvelle vivacité à son zèle. Il voulut prêcher quatre fois la semaine ; c'était trop de fatigue pour une santé déjà défaillante. Il venait de terminer cette pénible station lorsqu'il ressentit les premières atteintes du mal qui l'enleva. Il ne se fit pas illusion sur son état ; il comprit que son heure était venue, et dès ce moment il n'eut plus de pensée que pour cette éternité à laquelle il touchait. Sa vie entière avait été une préparation à la mort ; aussi l'envisagea-t-il sans effroi, et comme le commencement de son bonheur éternel. Sa maladie dura vingt-quatre jours, pendant lesquels il ne cessa de donner les plus beaux exemples d'humilité, de foi, de confiance, de patience dans ses douleurs, de résignation à la volonté divine. La prière l'oc-

eupa jusqu'au dernier soupir. On l'entendait s'écrier : « Tout pour vous, mon Dieu ! tout pour vous : *Da quod jubes, et jube quod vis.* » Puis il approchait amoureusement le crucifix de ses lèvres, en répétant ces noms sacrés, qui sont la force et la consolation du chrétien mourant : *Jésus ! Marie ! Joseph !* Tantôt il récitait à voix basse la prière de saint Ignace : *Suscipe, Domine . . . .* ou cette autre prière non moins touchante : *Anima Christi, sanctifica me . . .* tantôt il prononçait la formule de ses vœux, ajoutant avec saint François Xavier, et dans les mêmes sentimens que cet homme apostolique : « *Adhaereat lingua mea faucibus meis, si non meminero tuâ, societas Jesu !* Que ma langue s'attache à mon palais, si je vous oublie, ô société de Jésus ! » Une fièvre ardente le consumait, et la violence du mal ne lui laissait aucun instant de relâche. On lui demandait s'il souffrait beaucoup : « Ah ! reprenait-il, je ne souffre pas autant que Jésus-Christ. » On lui présenta le crucifix, il le pressa de ses lèvres, et il s'écria : « Oh ! combien d'âmes sont perdues pour n'avoir pas voulu le reconnaître ! » Un des assistans ayant laissé échapper quelques paroles à sa louange, il leva les yeux au ciel en disant : « *Mihi absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi* (1) ! A Dieu ne plaise que je me glorifie, si ce n'est dans la croix de Jésus-Christ ! »

Les derniers jours de sa maladie, il exprima le désir de mourir le 3 mai, jour où l'Eglise célèbre l'invention de la sainte Croix : « Le beau jour, disait-il, pour mourir avec Jésus-Christ sur la croix ! » Ce désir se changea bientôt en une sainte confiance qu'il était exaucé. Le 2 mai, il annonça expressément que le lendemain il terminerait sa carrière mortelle : *Cras moriemur, et erimus cum Christo.* Le vendredi 3, dans la matinée, il fit approcher de son lit le Père Recteur du collège de Chambéry, et d'une voix mourante il dicta ce qui suit : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Me sentant toucher à mon dernier moment, je m'agençant devant le souverain Etre à qui je dois tout, et que j'ai tant offensé ; j'accepte la mort, et j'offre à Dieu le reste de ma vie, pour qu'il en dispose comme il lui plaira . . . » Il ajouta quelques paroles, dernier témoignage de son affec-

(1) Galat. vi, 14.

tion pour un neveu (1) confié à sa sollicitude; il voulait continuer, mais il ne put en dire davantage. Le soir, les forces du malade déclinerent d'une manière sensible: il expira paisiblement le même jour, comme il l'avait annoncé, entre onze heures et minuit, dans la soixante-quatrième année de son âge. Ici nous laisserons parler l'illustre prélat (2), qui environna ses derniers momens des consolations de la religion. « Il a pris, à la suite d'une très-courte agonie, son vol vers la grande éternité des élus. J'ai eu la douce et déchirante consolation de lui administrer deux fois le saint Viatique: il a voulu ensuite recevoir l'extrême-onction de mes mains, et j'aurais été jaloux de céder à mes pasteurs ce triste et religieux privilège. Sa belle âme n'a pas eu d'absence jusqu'au dernier moment: la foi, la confiance et l'amour s'en étaient tellement emparés, qu'il n'a plus dit un seul mot qui ne fût un éclair céleste, qui sortait de ses entrailles comme d'un sanctuaire de piété! Ah! Monsieur, si le Père de Mac Carthy était si grand en chaire par sa sublime éloquence, il nous a paru à tous un vrai géant sur son lit de douleur. Jamais sermon si touchant, ni paroles aussi brûlantes que celles que nous avons entendues, pendant plusieurs jours, de cette bouche mourante. Ses confrères les Jésuites l'ont constamment assisté. Mes bons prêtres, mes pieux séminaristes, ne l'ont quitté ni le jour ni la nuit: tous ont ambitionné de recevoir sa bénédiction, et tous l'ont reçue avec une religieuse reconnaissance. Jaloux de conserver ce précieux dépôt, le chapitre de ma cathédrale m'a demandé de le placer dans cette église, où saint François de Sales avait si long-temps jadis exercé son ministère. Je n'ai pas cru devoir refuser cet honneur et cette faveur à un clergé qui y attachait un si haut prix; et malgré les désirs et la modestie du vénérable défunt, qui aurait voulu reposer à Chambéry, au milieu de ses frères, nous le conserverons dans la cathédrale d'Annecy, et dans quelques heures mon chapitre et mes autres prêtres viendront enlever d'auprès de moi cet ancien ami, pour le porter dans cette église antique qui tressaillera en recevant un tel dépôt..... »

(1) Le comte Justin de Mac Carthy, fils du comte Robert de Mac Carthy.

(2) Mgr. Rey, évêque d'Annecy.

Lorsque le Père de Mac Carthy eut rendu le dernier soupir, son corps, revêtu des ornemens sacerdotaux, fut transporté dans la chapelle du palais épiscopal, où on l'exposa sur un lit funèbre. A peine la nouvelle de sa mort fut-elle répandue dans Annecy, que les fidèles accoururent en foule, et ils ne cessèrent de se presser dans l'enceinte de la chapelle jusqu'au moment des funérailles. Chacun voulait toucher le corps du saint prêtre; plusieurs même lui appliquèrent les médailles et les chapelets; on alla jusqu'à couper ses cheveux et des lambeaux de ses vêtemens. La cérémonie funèbre, qui se fit dans la cathédrale, réunit, avec le chapitre et le séminaire, un concours immense de peuple. Le corps du défunt était placé au sommet d'un catafalque dressé au milieu du chœur, et sur lequel on lisait pour inscription des mots, heureusement empruntés de l'Apôtre: *Defunctus adhuc loquitur* (1). Mgr. l'évêque fit l'absoute. Les prières de l'Eglise achevées, le corps fut déposé dans le caveau destiné à la sépulture des évêques. C'est là qu'au milieu des successeurs et sur une terre qui fut la patrie de saint François de Sales, reposent les restes de ce prêtre vénérable, qui laissera dans l'Eglise de France un long souvenir de son éloquence et de sa vertu. L'Eglise d'Annecy ne s'est pas contentée de placer sa déponille mortelle à côté des cendres de ses pontifes; elle a encore consacré à sa mémoire un éloge solennel et une magnifique épitaphe. On lit dans l'*Ordo* du diocèse pour l'année 1834 ces belles paroles, que nous citons à la fin de cette Notice, comme le résumé de la vie tout entière du Père de Mac Carthy.

*Reverendus Pater de Mac Carthy (Nicolaus), Hibernus, è societate Jesu, Montis-Albani episcopus designatus, origine, eloquentiâ et pietate illustrissimus, statione quadragesimali cunctis admirantibus Anneci peractâ, in aulâ episcopali decumbens, qui adeò potens verbo et scientiâ fuerat in cathedrâ, major fide apparuit in lecto, et plenus meritis potiùs quàm annis, die tertiâ maii, ut ipse optaverat et dixerat, migravit ad Superos.*

Le Révérend Père Nicolas de Mac Carthy, né en Irlande, religieux de la compagnie de Jésus, évêque nommé de Montauban, illustre par sa naissance, son éloquence et sa piété,

(1) Hebr. xi, 4.

après avoir terminé, au milieu des témoignages de l'admiration générale, la station du carême à Annecy, a été atteint d'une maladie mortelle dans le palais épiscopal : cet homme, si puissant dans la chaire sacrée par sa parole et par sa science, a paru plus grand encore par sa foi sur son lit de mort ; et plein de mérites, plutôt que d'années, le troisième jour de mai, suivant son désir et sa prédiction, il a pris son essor vers la bienheureuse éternité.

---

---

## SERMON

SUR

### L'IMMORTALITÉ DE L'HOMME

POUR

LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

---

ooo

*Justi autem in perpetuum vivent.*

Les justes vivront éternellement. (*Sap. v, 6.*)

SIRE,

L'UN des grands objets que se propose aujourd'hui l'Eglise, dans le culte qu'elle rend à la troupe immortelle des Saints, c'est de réveiller en nous les pensées et les désirs de l'immortalité. Hélas ! environnés de tant de maux ici-bas, sujets à tant d'humiliantes faiblesses, condamnés à la triste nécessité de mourir, quelle espérance devrait nous être plus chère, que celle d'une seconde et meilleure vie, où nous serons affranchis pour jamais du péché, de la douleur et de la mort ? Et cependant, ô honte ! combien d'hommes sont insensibles à cette bienheureuse espérance ! combien même, le faut-il dire ? sont ennemis de leur propre immortalité, s'efforcent de n'y point croire, et, comme pour se rassurer contre elle, se réfugient dans l'affreuse et vaine attente du néant !

O divine religion des chrétiens, que tu es consolante pour le juste ! quels transports et quels ravis-